

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'acte de lire

Réjean Beaudoin

Volume 37, Number 5 (221), October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1995). Review of [L'acte de lire]. *Liberté*, 37(5), 144–152.

---

# CRITIQUE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## L'ACTE DE LIRE

Bertrand Gervais, *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB éditeur, collection « Essais critiques », 1993, 238 pages.

*L'invention de l'écriture, c'est bien beau ;  
mais l'invention de la lecture, c'est dé-  
mentiel !*

Hubert Aquin,  
« La disparition élocutoire du poète »

La lecture n'est entrée dans la vie privée qu'au dix-neuvième siècle, avec la popularisation croissante de l'imprimé : l'apparition de nouveaux formats de livre — moins lourds, donc plus maniables —, la réduction du coût de l'exemplaire et le relais du feuilleton dans la presse à grand tirage sont les principaux facteurs de cette innovation. Jusqu'au dix-huitième siècle, le rituel des lecteurs est surdéterminé par la foi et semble répondre à la solennité du culte : lecture oralisée, publique, commentée par les clercs pour les illettrés et située à proximité de l'espace sacré, celui de la loi ou de la vie religieuse. N'est-il pas étonnant de penser que Voltaire et Rousseau étaient lus à haute voix, le soir, par le père de famille s'adressant à toute la maisonnée et même à

des délégués du voisinage ? Les enquêtes sur les usages de l'imprimé sont d'une complexité et d'une minutie fascinantes, mais livrent-elles plus que des statistiques ? Il semble que oui.

Selon une distinction déjà ancienne, on note deux types de lecture dont l'opposition repose sur la plus pure binarité : ce sont la lecture en progression et la lecture en compréhension, deux façons de lire qu'on dit aussi superficielle et profonde, référentielle et critique. La première est rapide, oralisée et naïve. La seconde est lente, muette et érudite. Le lecteur en progression se contente d'une compréhension fonctionnelle, tandis que le lecteur en compréhension pénètre la structure signifiante en effectuant idéalement la totalité des recouplements textuels de ce qu'il lit. Ce clivage répond, plus récemment, au fossé qui sépare le divertissement de l'étude et la paralittérature de la littérature consacrée. Il faut se garder de considérer cette division comme résultant des « pactes de lectures » programmés dans le texte. Il convient de la traiter au contraire pour ce qu'elle est : un effet du pouvoir des lettrés sur les analphabètes plutôt qu'une frontière épistémologique.

Les opérations que recouvre l'action de lire, comme on peut le constater, ne sont pas une découverte récente. Si les sémiotiques ou les théories du texte se sont converties en théories de la lecture depuis une vingtaine d'années, cela ne s'est pas fait sans l'héritage de la poétique textuelle. C'est pourquoi Bertrand Gervais, soucieux de démarquer sa problématique, déclare en annonçant sa démarche : « L'objet de cet essai n'est pas une théorie de la lecture pour le texte, comme avec les poétiques de la lecture, mais une théorie de la lecture pour la lecture. » (p. 30) Après plusieurs années de purgatoire structuraliste, l'histoire littéraire, souvent transformée en esthétique de la réception, est aujourd'hui une

histoire de la lecture institutionnelle, c'est-à-dire d'un acte de lecture public dont le premier matériau reste celui de la critique littéraire. Il n'y a pas d'autre connaissance de la lecture que celle des textes reçus.

*Lire, ce serait donc faire émerger la bibliothèque vécue, c'est-à-dire la mémoire des lectures antérieures et des données culturelles. Il est rare qu'on lise l'inconnu. (...) Il est vrai aussi que la lecture institutionnelle nous prédispose à une réception particulière du texte. On pourrait utiliser ici le concept d'horizon d'attente de Jauss et de l'École de Constance. C'est-à-dire que chaque époque construit ses modèles et ses codes narratifs et qu'à l'intérieur de chaque moment il existe des codes divers selon les groupes socioculturels<sup>1</sup>.*

C'est toujours à un savoir préétabli que répond l'acte de lecture et celui-ci ne saurait échapper à l'instance quasi législative qui réduit la parole des livres à l'exégèse inachevable « d'œuvres rendues muettes par le pieux témoignage que nous portons de leur grandeur<sup>2</sup> ». Y a-t-il une autre théorie possible de la lecture ? Telle est la question que les recherches de Bertrand Gervais se proposent d'explorer. Elles passent d'abord par la critique de quelques grands modèles théoriques, comme ceux d'Umberto Eco et de Roman Jakobson. L'auteur de *À l'écoute de la lecture* ne croit pas que la communication puisse décrire adéquatement le rapport du lecteur au texte. Il remet ainsi en question une hypothèse accréditée par la plupart des théoriciens qui se sont intéressés au sujet.

1. Jean Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens », dans *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1993, p. 116 et 122-123.

2. Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992, p. 95.

*S'il y a communication, il faut reconnaître en effet que la transmission du message qui en est l'élément essentiel est une transmission différée. L'émetteur est rarement présent au moment de la transmission — cela ne fait pas partie du moins des conditions de satisfaction de l'acte —, il ne peut presque jamais vérifier la réception du message. Le lecteur réel est laissé plus ou moins à lui-même, ce qui lui donne une liberté totale, qui se situe au-delà des limites prescrites pour l'établissement d'une communication réussie. Le lecteur fait ce qu'il veut du message. (...) Il peut ne pas lire, mal interpréter, comprendre ce qu'il veut, aller à l'encontre des intentions auctorielles, relire, analyser, déconstruire, etc. (...)*

*Cette distance ne gêne pas trop les poéticiens de la lecture qui persistent à la considérer comme une communication, puisqu'elle favorise l'émergence de lecteurs-dans-le-texte... (p. 27-28)*

En ne posant aucun ordre de valeurs entre progression et compréhension, Bertrand Gervais adopte une position critique : chacun des deux types de lecture exécute seulement des *mandats* différents qui définissent des pratiques à traiter dialectiquement et non par exclusion : « Les différences de lecture (ou des mandats de lecture) sont donc fonction de la prépondérance de l'une ou l'autre de ces économies : comprendre mieux ou progresser plus avant. » (p. 43) L'opposition ne résiste pas à l'examen, car le premier cas suppose toujours le second : le commentaire critique le plus réfléchi implique une lecture réputée naïve, qui est sa condition nécessaire mais non suffisante. Les travaux de Roger Chartier sur l'histoire de l'imprimé invitent à reconnaître la complexité de la situation.

*Mais qu'est-ce que lire veut dire dans les sociétés traditionnelles ? La capacité de déchiffrement, que beaucoup possèdent, recouvre en effet toute une gamme d'habiletés, des plus virtuoses aux plus hésitantes. Il s'agit donc de reconstituer, si faire se peut, ces différenciations masquées jusqu'ici par le maniement de la notion forcément simplificatrice d'alphabétisation, qui oppose sans nuances deux populations : les alphabétisés lecteurs, les analphabètes illettrés. Une première différence, la plus extérieurement visible, réside dans la modalité physique de l'acte lexique lui-même, distinguant une lecture silencieuse, qui n'est que parcours des yeux sur la page, et une autre qui nécessite l'oralisation, à haute ou basse voix.*

*(...) À une lecture oralisée, toujours représentée par les peintres et les enlumineurs comme un effort intense, qui mobilise tout le corps, succède dans des milieux de plus en plus larges un autre art de lire, celui du livre feuilleté et parcouru dans l'intimité absolue d'une relation individuelle. Comprise comme un processus de très longue durée (du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle), la différence entre lecture oralisée et lecture silencieuse peut l'être aussi comme un indice des écarts socioculturels dans une société donnée<sup>3</sup>.*

Bertrand Gervais n'a rien négligé de ce que peut offrir la bibliographie tant historique que théorique sur le sujet. Il s'efforce audacieusement d'en sonder les limites en proposant sa propre lecture de quelques textes de son choix et surtout du *Libraire* de Gérard Bessette. Pourquoi ce roman québécois paru en 1960 ? Il ne fait aucun doute que l'œuvre illustre admirablement la démarcation entre la lecture littéraire et toute lecture implicite qui consiste

---

3. Roger Chartier, « Du livre au lire », dans *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1993, p. 84-86.

à « passer à travers (le texte) pour en prendre connaissance » (p. 136). Comment ne pas convenir que le fameux récit d'Hervé Jodoin se prête à la confrontation de ces deux *mandats* ?

*(...) il ne faut pas prendre les « demandes » textuelles pour des faits de lecture — ce que l'adoption d'un modèle de la communication incite trop facilement à faire, en réduisant l'acte de lecture à la simple réception d'un message ; le respect de ces demandes ne doit pas être conçu comme un automatisme mais comme le résultat d'une aptitude et d'une activité particulière du lecteur : une attention idéale couplée à une maîtrise des conventions textuelles et narratives. (p. 138)*

Tout lecteur du *Libraire* sait bien que sa méfiance n'est jamais désamorcée par le rédacteur d'un journal personnel qui tient lieu de structure narrative au récit. La stratégie discursive du héros-narrateur, Hervé Jodoin, implique un acte de lecture singulier. Loin de cultiver la sympathie ou la complicité, le libraire refuse ouvertement toute collusion dans les rapports humains comme dans l'écriture. Peut-être va-t-il jusqu'à englober dans le même mépris les personnages de son histoire, aisément trompés par son langage autorapporté, et les lecteurs de sa prose ironique. Bertrand Gervais remet en évidence la rupture qui caractérise la lecture implicite que presque toute la critique littéraire sur *Le Libraire* s'est accordée à voiler :

*La litote, on le sait, favorise l'interprétation chez l'interlocuteur. Celle-ci est malheureusement toujours fautive, mais il (Jodoin) ne la corrige jamais, préférant laisser l'autre s'enfermer proprement. Et Jodoin traite le lecteur de son journal à peu près de la même façon. Il le rabaisse au rang des Chicoine de son monde. Il le laisse se*

*compromettre, faire des erreurs, le forçant à les corriger de lui-même, si jamais il s'en aperçoit.* (p. 153)

L'essayiste s'étonne à bon droit du travail critique qui a promptement consacré cette insolence élocutoire : les commentateurs professionnels n'ont pas tardé à y voir le signe prophétique de la nouvelle identité nationale mise à jour par la Révolution tranquille. Et c'est bien à ce titre que ce petit roman acidulé a aussitôt trouvé sa place, qui n'est pas négligeable, dans le corpus littéraire québécois. Une lecture implicite n'aurait jamais pu lui conférer pareil statut. Mais les critiques de l'époque et ceux qui les ont suivis ont fait tant et si bien que les ellipses du texte, ses lacunes, voire les contradictions de la chronologie fictive ont plutôt servi sa vocation esthétique et sa valeur symbolique. Au prix de quelques silences et d'analyses parfois ardues, l'employé de Léon Chicoine est devenu le premier symbole d'un Québec moderne en gestation dans le décor d'un village duplessiste. Après le mythe de Nelligan et de *Maria Chapdelaine*, faut-il parler de celui du libraire de St-Joachim ?

La nature et la portée paradoxales de l'exemplarité de ce roman ne vont pas de soi. Trente ans après le fait, René Lapierre en a récemment tenté l'explication dans « 1960-1990 : photos de la Révolution tranquille », une des rares lectures critiques du *Libraire* que Bertrand Gervais semble avoir ignorée (et qui paraît confirmer son propos). René Lapierre y élabore sa propre variation d'une thèse largement reçue qui tâche de reconnaître en Jodoin une forme de stratégie politique québécoise. La paresse affichée du personnage et son indifférence hyperbolique offrent un miroir de la tension culturelle et politique des Québécois qui n'arrivent pas à choisir entre « défaitisme et idéalisme », tension constitutive, selon Lapierre, d'« une dialectique de l'immobilité et du mouvement, du

refus et de la volonté, de la négation et de l'affirmation de soi » :

*La leçon du libraire est plus qu'une méthode pour atteindre à la tranquillité ; elle dépeint une esthétique, une morale et une philosophie. Nulle prétention, nulle feinte sinon le faire-semblant de rien ; c'est en n'étant pas que nous sommes, en renonçant que nous gagnons. Philosophie politique, en l'occurrence, que celle-là qui fera fureur à l'occasion du référendum et au cours des années qui suivront. Il y a là, curieusement, une préfiguration du travail caché de la Révolution tranquille, un accent mis de façon étonnante sur la résistance au changement<sup>4</sup>.*

L'acception courante d'un mot et son sens technique peuvent accuser leur écart d'une façon plus ou moins manifeste. Il arrive que le sens second se substitue au sens premier. Est-ce ainsi que le mot lecture, par exemple, est finalement devenu synonyme d'interprétation ou d'analyse ? Sans exagérer l'influence du discours spécialisé de la critique littéraire, la lecture est souvent comprise de nos jours comme une activité abstraite. Elle met en jeu la coordination d'un ensemble très complexe, depuis son apprentissage jusqu'à la réalisation de ses diverses pratiques. C'est « un acte à la fois polyvalent et polymorphe », affirme Bertrand Gervais (p. 43). Rappeler que la première définition de la lecture<sup>5</sup> renvoie au balayage oculaire du code alphabétique d'un écrit, c'est constater l'érosion du signifié actuel par son investissement métaphorique. L'aspect concret du décodage visuel des caractères ou des lettres tracées à la main, voilà ce à quoi on ne

4. *Liberté* 195, juin 1991, p. 12-13 et 7-8.

5. *Le Petit Robert* donne, à l'entrée *lecture* : « Action matérielle de lire, de déchiffrer (ce qui est écrit) ».

pense plus spontanément dans le fait de lire. Le glissement est significatif : l'habitude de prendre la première définition du mot pour acquise équivaut presque à l'évacuer. L'histoire d'une interprétation critique intensive (en profondeur) permet de comprendre comment celle-ci s'écarte de la lecture extensive (linéaire). Il n'est sûrement pas superflu de prendre ainsi conscience plus nettement de ce qui entre en jeu dans la lecture littéraire des textes, ce que l'essai de Bertrand Gervais réussit à faire d'une façon à la fois claire, alerte et amplement informée. Il éclaire en outre la réception critique d'un petit roman à l'humour corrosif affublé en grand classique québécois.